

Bibliothèque

André Marois

Numéro 63, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marois, A. (1995). Bibliothèque. *Moebius*, (63), 87–92.

Bibliothèque

André Marois

Les livres coûtent cher et j'adore lire. Alors je vais à la bibliothèque près de chez moi. Deux fois par mois, j'y prélève ma dose de romans que je m'injecte ensuite pendant la semaine. Mes choix sont impulsifs : un titre qui sonne bien, un auteur dont j'ai déjà vu le nom quelque part, un hasard. Je laisse faire mon instinct qui me trompe souvent et me ravit les autres fois.

C'est ainsi que je prends *Escalier C*. Sa vivacité m'étonne et me voici à le dévorer plus vite qu'une crème glacée. Soudain, page 57, je remarque une note manuscrite : *on se reverra*. Je m'arrête un instant puis, happé par l'histoire, je poursuis ma lecture. En deux jours, je l'ai achevé. Mais, alors que je m'apprête à tourner la dernière page, je tombe sur une nouvelle note : *tu ne m'échapperas pas*. Je reconnais la même écriture, le même emplacement sous le texte. Je reste étonné et je finis par finir le récit. J'ai adoré, je le referme, je le pose, je clos les yeux. Comme toujours après une telle réussite, je sais que je ne relirai pas avant une semaine, histoire de baigner le plus longtemps possible dans cette atmosphère où j'étais bien.

Huit jours plus tard, j'entame *Les adieux* de Dan Franck. Ça me plaît. Un univers intime torturé, une fermeture sur les autres, en même temps qu'une grande lucidité. Ma lecture va grand train... jusqu'à la page 48. Là, inscrits en bleu de cette écriture de pattes de mouches, je vois ces mots incroyables : *comme on se retrouve* ! Ça me stoppe net. C'est évidemment le même auteur que les inscriptions du livre précédent et c'est cela qui est dérangeant. J'ai pris ces

deux bouquins sur des rayons éloignés, rien ne les signalant plus à mon attention que d'autres.

— Ça c'est fort !

Plusieurs choix s'offrent à moi. C'est un pur hasard, ces notes ne me sont pas destinées mais j'ai fait la même sélection qu'un autre lecteur bizarre qui écrit des sentences gratuites dans chaque roman qu'il emprunte. C'est possible. Deuxième théorie : un allumé écrit dans tous les livres de la bibliothèque. C'est plausible, sauf que depuis un an que je fréquente l'endroit, c'est la première fois que je découvre ce type de messages. Troisième éventualité et non la moindre, les notes me sont vraiment adressées. Sauf que là, je ne vois pas comment quelqu'un pourrait deviner quels livres je vais emprunter et encore moins dans quel ordre je vais les lire. Ça ne tient pas debout. Et puis d'abord, je ne côtoie presque personne dans cette ville, je ne m'y connais aucun ennemi, enfin bref, c'est aussi stupide qu'impossible. Il reste la dernière alternative : ma femme de ménage s'est amusée à me faire peur. Le hic, c'est que je n'ai pas de femme de ménage.

Je n'ai pas de solution, je m'interroge. Je feuillette *Les adieux* jusqu'à la fin, mais aucune autre note n'apparaît. Je reprends alors ma lecture, oubliant peu à peu ces rencontres imprévues.

Le livre s'achève comme dans *Psychose* d'Hitchcock. Le jeune peintre croit que son amour envolé lui est revenu, puis il se prend peu à peu pour elle. Un transfert assez angoissant. Nous sommes vendredi ; demain, comme de coutume, je vais aller refaire mon stock de romans. J'y pense, un peu angoissé en même temps qu' impatient. J'ai besoin de vérifier si les coïncidences des livres passés vont s'arrêter là.

Samedi donc, je furète dans les allées, je sors un volume puis un autre, j'hésite, je sélectionne, remplace les ouvrages, en prends d'autres. Après une demi-heure de ce petit jeu, je me fixe sur *Lolita* de Nabokov et le dernier Paul Auster. Je ne les ouvre pas, exprès. Je n'ai fait que les humer, vérifier mon désir pour eux. Lorsque j'en suis vraiment sûr, que rien de mieux ne semble pouvoir me contenter, je repars. La journée se poursuit avec d'autres activités ménagères et de fin de semaine. Le soir arrive, le moment est venu de lire.

Les deux romans sont posés sur la table devant moi, côte à côte. Je ne sais par lequel commencer, je me tâte une dizaine de secondes pour finalement saisir le Nabokov. C'est la première fois que je lis cet écrivain et, dès les premières pages, je suis soufflé par la beauté et la richesse de l'écriture. C'est sublime. Raconter cette histoire ignoble avec un tel raffinement dénote d'un pouvoir hors du commun. Je lis à toute allure une bonne partie de la nuit. Mais l'irrationnel me rattrape quand je l'avais oublié. Page 202 est inscrit : *on ne me fait pas ses adieux si facilement !* Je manque de hurler quand je découvre ÇA. Parce que là, aucun doute possible, cette note m'est adressée, faisant référence aux trois premières et au dernier bouquin où j'en ai trouvé une. Je tremble d'effroi. Comme dans un cauchemar, j'ouvre *Leviathan* d'Auster, le parcours à toute vitesse et je découvre ce que je craignais qu'il s'y trouve. Au beau milieu du succès de l'auteur new-yorkais, la plume bleue a tracé : *cesse de me chercher, c'est moi le chat et toi la souris*. Il ne m'en faut pas plus pour achever de me terroriser. Je me lève, vérifie la serrure, les fenêtres, je vais voir sous les lits, dans les placards, derrière les portes, partout. Je me sens épié, traqué, je ne dors pas de la nuit.

Le lendemain, je me ressaisis. Je vais courir autour du parc, suffisamment longtemps pour ordonner mes idées. Je ne crois pas à l'irrationnel, aux fantômes, au malin. Je suis un cartésien farouche et sans foi, un saint Thomas du quotidien. Pourtant, ce qui m'arrive ne cadre avec rien de logique. Je pense à Kafka, à Poe, à K. Dick. Une réalité que je déteste rejoint soudain la fiction que j'adore. Je me raisonne et, achevant mon second tour, je reprends pied avec une certaine confiance. Cette aventure est un mauvais moment à oublier, une passade, un caprice du destin. Je ne vois pas pourquoi mon existence plate mériterait ou justifierait une quelconque attention de la part d'un personnage aux pouvoirs surnaturels. Je ne suis l'écu ni la proie de personne. Je suis juste moi, je vais reléguer cette anecdote au chapitre des souvenirs, et on n'en parlera plus. C'est ainsi, essoufflé et rasséréiné, que je conclus ma course et mon raisonnement.

Les semaines suivantes, je lis mes deux ouvrages, sautant soigneusement les pages marquées. Plongé dans la littérature, je suis loin de tous, je flotte, un sourire béat sur les lèvres. Plus que jamais la lecture est alors pour moi une échappatoire, une drogue distillant l'amnésie. Je ne sais même plus que vous existez.

La veille de ma visite à la bibliothèque, j'étais allé travailler comme d'habitude et j'avais acheté mon journal, comme je le fais chaque matin. Assis dans le métro, je parcours les titres distraitemment et, folie, je vois cette petite note turquoise à la page des sports : à *demain...* C'est le choc. Je blêmis, je tressaille et puis, une fois encore, je me reprends. Après tout, si cette personne veut jouer avec mes nerfs, qu'on en finisse, qu'elle aille jusqu'au bout de son délire, je suis paré. Demain, j'irai faire mon prêt comme d'habitude ; après tout, je ne suis en danger de rien.

Samedi, dès l'ouverture, je pose mes deux ouvrages lus et, profitant d'une complaisance de l'employée, je demande à connaître les abonnés qui ont emprunté ces livres avant moi. Elle vérifie sur les fiches et m'apprend qu'il s'agit de deux personnes, un homme et une femme. Je ne suis pas plus avancé, mais au moins j'ai les noms, un début de piste, quelque chose de concret pour me défendre. Ensuite, je me laisse aller à mon petit rituel livresque et, après bien des hésitations, je finis par fixer mon choix sur *Sotos* de Djian et un polar de Robin Cook. Dès que je suis sorti de l'édifice, je prends le premier qui me vient sous la main et je l'ouvre. Sur la page de garde, je reconnais l'écriture. Cette fois-ci, le ton a changé, la menace se précise. PROFITE DE LA VIE, ÇA NE VA PAS DURER, en lettres grasses. Dans le reste du roman, rien. Très calme, je cherche dans l'autre. Au beau milieu du récit, juste trois mots : *tu vas souffrir!* Furieux, je retourne voir l'employée pour qu'elle me donne le nom de ceux qui ont demandé ces livres juste avant. Étonnée, elle regarde et m'apprend deux nouveaux noms, différents des précédents.

Curieusement, la présence incroyable des inscriptions ne me surprend plus. Je l'ai assimilée, c'est devenu finalement ordinaire. Même si je déteste me sentir ainsi harcelé, je ne peux malheureusement rien faire d'autre. Je deviens fataliste, j'accepte. Comme le dit si bien mon mystérieux traqueur, c'est lui le chat et moi la souris. D'autant plus que la nature des messages a évolué vers un genre nettement plus agressif. Pourtant, tout cela reste si froid que je ne crains rien pour moi. S'il veut m'embrouiller, il trouvera à qui parler ! La suite est à la hauteur du prologue.

Pendant quinze jours, je suis assailli de messages. J'en trouve sur ma boîte de céréales, dans mon paquet de cigarettes, sur mon chéquier, dans un CD et jusqu'à une inscription sur mon ordinateur professionnel censément protégé

par mon code d'accès. J'ai droit à des *raté, pauvre type* et autres *gros nul*, mais aussi à *la mort est trop douce pour toi* et *n'oublie pas d'écrire ton testament*. On nage dans l'horreur la plus totale, je n'ose plus poser mes yeux sur le monde de peur d'y découvrir un nouveau signe de cette haine, une autre bribe de ce flot fielleux.

Je change les serrures de mon appartement, mais cela ne change rien.

Je ne sais comment réagir, intervenir, me défendre. Et puis, soudain, je pense à utiliser le même canal que mon assaillant. Dans le Djian, sous l'inscription sadique, je marque en noir : *montre-toi, lâche* ! Je rends mes livres et je n'en reprends pas de nouveaux. De toute façon, je ne lis plus rien, je regarde la télévision sans discontinuer, histoire de me vider la tête et de me calmer les nerfs.

Le lendemain matin, à mon réveil, je découvre un petit papier glissé dans une de mes chaussettes de la veille : *dans trois jours, couic* ! Nous sommes dimanche, le mercredi me paraît trop proche. Je regrette déjà ma réponse à ses attaques. J'ai l'impression d'avoir encore plus excité le fauve.

Le reste est un véritable supplice. Lundi, l'inscription du jour se trouve marquée sur un billet de banque qui était plié dans ma poche : *les jours passent si vite* ne me fait pas sourire. Pas plus que *je suis impatient, pas toi ?* finement gravé sur mon briquet. Mardi, l'immonde a tracé son avertissement sur le miroir de la salle de bains avec mon dentifrice : *coucou* ! Il se moque carrément. Je retrouve sa trace bleue habituelle sur le napperon de la table de restaurant où je déjeune avec mes collègues : *tu as encore faim ?* Je me lève et je cours vomir aux toilettes. Non, je n'ai plus faim, ni froid, ni soif, ni envie de rien. J'ai juste peur à en hurler, peur à appeler ma mère, peur à paniquer lorsque j'entends une allumette craquer.

Le mercredi, pas de message. C'est encore pire. Je décide de me cloîtrer chez moi, de laisser passer ces 24 heures fatidiques, d'attendre, mon couteau à pain dans la main.

Les minutes s'écoulent une à une, au ralenti. Je grille cigarette sur cigarette, tressaillant au moindre bruissement anodin. Assis dans ma cuisine, le réveil debout devant moi, je compte les secondes qui me séparent des douze coups de minuit. Bientôt, mon paquet est vide. Peu après, je ne pense plus qu'à ça : allumer une autre cigarette, mon seul soutien

dans cette situation intenable. Je résiste 34 minutes et puis, n'en pouvant plus, j'appelle le dépanneur du coin pour qu'il me livre un nouveau paquet. Je ne veux surtout pas sortir, donner à ce salaud la facilité de me trucider dans la rue. Cinq minutes plus tard, le livreur sonne. Je vérifie quand même à la fenêtre : c'est le même jeune que d'habitude, celui qui m'apporte mes caisses de bière en début de mois. J'ouvre la porte et il me tend le paquet de Gauloises. Je le paye et là, au moment où je vais refermer, il brandit un stylo à bille et me le plante dans l'œil droit.

La douleur est sans nom. La pointe traverse le globe oculaire, défonce la rétine en y imprimant une tache d'encre bleue et achève sa ligne droite en broyant le nerf optique. Mon cerveau hurle, mon gosier se déchire et je tombe à la renverse.

Plus tard, longtemps plus tard, je me suis réveillé dans une chambre d'hôpital, un bandeau sur l'œil et des tuyaux dans tous les orifices. Je suis ressorti de là avec une rente à vie, une vue coupée en deux et la peur qui me mangeait le ventre. J'ai déménagé, changé de pays. Je n'ai plus ouvert un livre de ma vie. D'ailleurs, je ne savais plus lire et je ne voulais pas réapprendre.

Je n'ai jamais su par qui ni pourquoi cette horreur m'était arrivée.